JEAN-FRÉDÉRIC LESCHOT

*Un merveilleux collaborateur, au XVIII^{me} siècle, de l'œuvre
en faveur des mutilés et blessés.*

VARIÉTÉ¹

L'exposition qui a été faite dernièrement à Genève des célèbres automates fabriqués à la fin du XVIII^{me} siècle par Jaquet-Droz et Leschot a réveillé l'attention du public à l'endroit du grand mécanicien Jean Leschot, que Genève peut considérer comme une de ses célébrités artistiques et industrielles.

Si un rappel de cette vie intéressante trouve sa place dans le *Bulletin* des Sociétés de la Croix-Rouge, c'est que Leschot a été un collaborateur précieux des chirurgiens de son temps.

Un exposé de sa vie, de ses travaux et inventions dans la mécanique horlogère, de son caractère comme citoyen et de son rôle dans l'histoire politique du temps ayant été fait devant la Société des Arts de Genève dont il fut un membre émérite, il n'y a pas lieu de le reproduire, mais il peut y avoir quelque intérêt à conserver ici la trace des travaux spéciaux auxquels s'est livré Leschot dans la fabrication d'appareils de chirurgie.

Jean Leschot est né en 1747 à Valangin, dans la principauté de Neuchâtel. Dès son enfance il manifesta des dons naturels pour la mécanique et un génie inventif si extraordinaire que Pierre Jaquet-Droz, habile horloger mécanicien de la Chaux-de-Fonds, se l'attacha tout jeune, l'adopta comme fils et en fit son associé quelques années plus tard avec son propre fils.

Leschot fut avec les Jaquet-Droz père et fils un des inventeurs et constructeurs des automates qui à la fin du XVIII^{me} siècle

Note de la Rédaction. — Il nous a paru possible de sortir quelque peu du cadre que l'œuvre proprement dite de la Croix-Rouge trace à notre *Bulletin* pour y faire une place à un article, dû à l'obligeance de M. E.-A. Naville, sur un des hommes qui, il y a plus d'un siècle, avait admirablement su appliquer son génie de mécanicien à la confection de membres artificiels et avait ainsi, bien avant qu'elle fût fondée, collaboré à l'œuvre de secours aux blessés.

parcoururent le monde, firent l'admiration des princes et des peuples, et qui, après de longues vicissitudes, viennent d'être recueillis au musée de Neuchâtel. Ce fut la présentation de ces automates à la cour de France qui mit Leschot en rapport avec la famille royale. Après la mort de ses associés en 1792, Leschot continua seul son industrie, qui depuis 1784 avait été transférée à Genève. Il s'y distingua avec éclat dans l'horlogerie de précision et la production des bijoux et mécaniques de fantaisie, qui constituaient presque des automates par le fait des personnages animés qui se trouvaient réunis aux pièces à musique.

A l'époque où, avec ses associés, Leschot s'ingéniait dans la création des automates, il avait été naturellement amené par son talent et son expérience à imaginer des appareils qui pussent remplacer les membres amputés, et son excellent cœur le conduisit à chercher dans son industrie l'occasion de rendre service aux malheureux privés d'un bras ou d'une jambe. Il développa avec un zèle heureux cette partie de ses travaux et il y réussit tellement qu'on peut se demander si dans le siècle qui l'a suivi on a jamais fait mieux.

Il ne subsiste malheureusement plus un seul des appareils de Leschot, mais des personnes de sa famille se souviennent encore d'avoir vu un bras joli, fin, élégant, avec une petite main délicate, possédant toutes les articulations du poignet et des doigts et dont les mouvements étaient d'une souplesse si parfaite que, sous les artifices de la manche et des gants, on ne pouvait croire que ce ne fût pas un bras naturel. Un cahier descriptif des appareils de Leschot a malheureusement disparu aussi et nous prive de renseignements techniques qui présenteraient aujourd'hui le plus grand intérêt.

Pour nous faire une idée des résultats obtenus par Leschot nous sommes réduits à quelques fragments de sa correspondance ; nous y trouvons des indications qui, au point de vue de l'art rétrospectif, ne manquent pas d'intérêt.

La réputation de Leschot avait dépassé la frontière de son pays ; en 1795 on s'adressa à lui, de Francfort, pour obtenir un bras mécanique pour une grande dame de cette ville et nous trouvons dans la lettre qui suit, écrite à cette occasion, des renseignements intéressants sur son travail.

17 mars 1795.

à M. Deluze-Bethmann, Neuchâtel.

MONSIEUR,

J'ai reçu la lettre dont vous m'avez honoré le 12 du courant. J'ai bien de l'obligation à M. Auguste de Meuron de vous avoir donné mon adresse ; je me ferai un plaisir et un devoir de répondre à l'idée qu'il a pu vous donner de moi, relativement au bras postiche que vous désirez, monsieur, de procurer à M^{me} la baronne de Stockum, de Francfort à laquelle on a été obligé de faire l'amputation du bras gauche.

Je suis, grâce à Dieu, bien à même de remplir votre attente, plusieurs objets de cette nature ont déjà été confiés à mes soins, et je m'en suis toujours tiré avec l'approbation et le soulagement de mes commettants. Il y a quelques années que j'ai fait un bras postiche à une demoiselle à qui on avait fait l'amputation du bras presque vers l'épaule, et elle s'en sert très avantageusement, et l'on ne s'aperçoit de rien quand elle est habillée.

Malgré mes occupations actuelles, les plus pressées, je travaillerai à cet objet d'après les ordres précis que vous aurez la bonté de me donner, de la part de madame la baronne, vous promettant d'avance de donner tous mes soins, pour la précision, la bienfacture des mobiles, et pour que cette respectable dame ne soit pas déçue de l'idée avantageuse qu'elle pourrait se faire de mon travail.

Mais pour pouvoir mettre ce travail en train, voici, monsieur, ce que je vous prie de faire observer à Madame la baronne sur cette pièce mécanique, savoir :

J'ai besoin absolument d'un modèle, soit de la vraie forme et des dimensions précises de son bras droit, de la forme exacte de la main et de ses doigts, afin de pouvoir faire un bras gauche postiche de manière que les articulations et les jointures du bras, du poignet, de la main et des doigts, soient précisément semblables et correspondant aux divers mouvements qu'on désire de ce bras mécanique.

Pour cet effet, le mieux serait de faire mouler en plâtre le bras droit et qu'on ait soin de marquer sur ce modèle l'endroit précis et la forme de l'amputation et l'on m'enverrait ce modèle, afin que, voyant la grandeur et la forme du moignon, soit talus de l'amputation, je puisse bien diriger, non seulement ce qu'il y a à faire pour adapter le bras postiche à ce moignon, soit à le fixer au-dessous de l'endroit amputé, mais encore de diriger si bien les mécaniques, soit mobiles de la jointure du coude et les autres pièces servant aux diverses fonctions suivantes que ce bras postiche devra opérer à la volonté de la dame et avec la direction et l'aide de la main droite, savoir : dans le creux de la main mécanique, j'adapte une détente qui est masquée par le moyen d'un gant de peau qu'elle doit toujours avoir et qui peut avec facilité se changer. En pressant légèrement cette détente avec le pouce de la main droite elle opère le dégagement de la charnière du coude et donne la faculté au bras postiche d'opérer son

aplomb, de s'élever et de s'abaisser d'une manière fixe, au degré qu'on estimera utile à un mouvement quelconque. Ensuite elle fait tourner de droite à gauche le bras, ainsi que le poignet, soit la main qui se meut sur sa jointure, y pouvant donner l'attitude qu'on désirera. Les doigts ont aussi leurs trois jointures qui même se peuvent mouvoir séparément dans le cas qu'on voudrât tenir quelque chose de cette main, leur donnant la direction naturelle pour la tenue d'un tel objet.

Il est à observer que le *pouce* seul a une puissance de pression contre le doigt *index* et par ce moyen il sert de pince ou de prise pour des objets légers ou de petit volume, comme carte, aiguilles de tricot, etc.

Quant à l'utilité de la jointure du coude, elle se développe plus particulièrement dans les occasions qu'on aurait, comme en hiver, de tenir un manchon ou quelqu'autre objet, etc. On pourra tenir de tels objets tandis même que le bras droit serait libre ou employé à quelqu'autre objet en mouvement quelconque, etc.

Mes conditions pour l'entreprise de ce bras postiche, soit mécanique, dont la complication est beaucoup plus grande que si l'amputation avait été faite un pouce ou deux au-dessous de l'articulation soit de la jointure du coude, seraient que je ne pourrais après la réception du modèle demandé ci-dessus en plâtre, rendre cet ouvrage fait et parfait que dans une dizaine de mois, puisque, pour de tels objets, je ne puis avoir recours à aucun ouvrier et que je suis obligé de faire moi-même tous les mobiles et mon prix le plus bas, l'objet pris et payable ici, serait de cinquante louis d'or neuf, soit douze cents livres de France espèces; et il serait encore sous-entendu, qu'une fois le modèle reçu et l'ouvrage commencé, le prix m'en serait payé en totalité dans le cas (ce qu'à Dieu ne plaise) une mort ou quelque accident me fit donner le contre ordre de cet ouvrage, ne pouvant ni ne voulant courir un tel événement.

Il serait bon d'observer à Madame la Baronne que si elle répugnait à faire modeler en plâtre son bras droit, comme il ne doit pas manquer à Francfort de bons sculpteurs sur bois, on pourrait faire faire ce modèle du bras en bois massif, alors il conviendrait de le faire du bras gauche, soit de celui qu'on veut remplacer en marquant la forme du moignon ou talus qu'a laissé l'amputation, cela me donnerait même quelqu'aisance et facilité dans mon travail.

Je désire, monsieur, que mes offres de service les plus empressées et les plus respectueuses soient reçues favorablement de madame la baronne et que mes conditions soient agréées par elle. J'ambitionne, monsieur, de mériter son approbation et la vôtre.

Veuillez être persuadé des sentiments distingués d'estime et de dévouement avec lesquels j'ai l'honneur d'être...

Voici encore une correspondance suivie avec M^{lle} Louise Odier dans laquelle se révèlent la délicatesse et la courtoisie de Leschot à l'égard de ses commettants.

21 janvier 1797.

à M^{lle} Louise Odier, à Vevey.

J'ai reçu la lettre dont vous m'avez honoré le 19 courant, que M. Brot m'a remise avec le bras en question ; je l'ai examiné, j'y ai trouvé quelques pièces rompues, et en général assez de mal pour vous conseiller, mademoiselle, de ne pas vous en servir aussi longtemps, sans me l'envoyer pour l'examen et pour y donner de temps en temps des soins indispensables pour éviter la gêne *des mouvements* qu'on veut obtenir de cette mécanique. Je vais m'en occuper, et après que j'y aurai fait le nécessaire, je le communiquerai au dit M. Brot aux fins qu'il vous le fasse parvenir.

Veuillez, mademoiselle, compter toujours sur mon empressement à vous rendre ces petits services ; mais ne me parlez pas, je vous en prie, de reconnaissance, le plaisir de vous obliger sera toujours une récompense pour moi ; parlez-moi de la faveur de la continuation de votre estime, de votre bienveillance et de celle de vos dignes parents, auxquels je vous prie de faire agréer l'hommage de mon respect ; mon ami, M. Dombre, leur présente comme à vous, mademoiselle, le même hommage... Veuillez recevoir favorablement l'expression et l'assurance des sentiments distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être...

3 février 1797.

à M^{lle} Louise Odier, à Vevey.

D'après la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire le 21 janvier, j'ai travaillé aux réparations de la mécanique de bras en question. J'y ai donné tous mes soins, mais je suis obligé, mademoiselle, de vous déclarer, qu'à ma grande surprise, j'y ai rencontré infiniment plus de mal, que je ne l'avais aperçu de prime abord ; car, outre diverses pièces que j'avais prévu qu'il fallait refaire, il s'est trouvé que la double jointure du coude était fracassée en divers endroits, et j'ai été nécessité d'en refaire les principales pièces, de même que les écrous qui arrêtent les doigts, qu'il a fallu aussi refaire à neuf, de même que diverses autres pièces, il a fallu aussi enlever les peaux des doigts pour être à même de remédier à leurs jointures, pour rendre le tout bien fonctionnant. J'espère, mademoiselle, que vous en serez satisfaite, mais c'est avec une sorte de peine que je me détermine à vous dire, que j'estime tout ce travail à quatre louis neufs. Il m'en coûte de paraître exigeant avec vous, mademoiselle, mais le vrai est que ce travail a été plus long et plus pénible que je ne le comptais au premier aperçu, mon principal artiste et moi y avons employé plus de onze journées. Je ne saurais jamais marchander avec une personne comme vous, mademoiselle, qui m'honorez de votre confiance, et je m'en remets à ce que vous estimerez équitable : je viens de remettre ce bras bien conditionné, dans la même boîte à M. Brot, pour qu'il vous le fasse parvenir. J'ai l'honneur d'être avec les sentiments les plus distingués d'estime et de dévouement...

8 février 1797.

à *M^{lle} Louise Odier, à Vevey.*

La lettre dont vous m'avez honoré le 5 de ce mois m'avise la réception du bras mécanique, et m'en témoigne votre satisfaction, ce qui complète la mienne. J'accepte, mademoiselle, avec remerciement et reconnaissance les cinq louis que vous avez la bonté de m'envoyer pour cet objet, ce qui avec tout ce que vous me faites la grâce de m'exprimer si obligeamment sur mes soins et mon empressement à vous servir, en me flattant infiniment, augmente le désir que j'aurai constamment de vous être de quelque utilité ; vous ferez très bien, mademoiselle, de ne pas vous servir aussi longtemps de ces bras, sans m'en envoyer un, afin qu'en y faisant le nécessaire, vous ayez toujours de quoi suppléer aux besoins que pourrait occasionner quelque dérangement imprévu.

Quand j'aurai l'honneur de vous voir ici, mademoiselle, et que vous daignerez me communiquer vos vues ou vos intentions ultérieures, sur ces mécaniques, ou tels autres objets de votre convenance, je me ferai un plaisir sensible de concourir à tout ce qui pourra vous être agréable ou utile.

Mon ami, M. Dombre et moi, sommes très flattés de votre souvenir et des compliments que vous nous faites de la part de vos chers et dignes parents. Veuillez, mademoiselle, leur faire agréer nos obéissances, et en particulier recevoir favorablement l'assurance du dévouement respectueux avec lequel j'ai l'honneur d'être...

Il faut croire que le travail dont parle la lettre qui précède fut supérieurement exécuté, et que l'artiste s'était surpassé au point d'avoir restitué à sa cliente toute sa grâce naturelle, car nous voyons que peu de temps après, *M^{lle} Odier* épouse *M. Roman*, de Paris, et les lettres qui suivent lui sont adressées sous son nouveau nom.

26 mai 1798.

à *M^{me} Roman, née Odier, à Paris.*

La lettre dont vous m'avez honoré le 15 du courant m'apprend que vous avez fixé votre séjour à Paris. Je souhaite qu'il vous procure toute la satisfaction et l'agrément désirable. Je vous prie, madame, que votre éloignement ne me prive pas de la faveur, de la bienveillance et de la confiance que vous m'avez honoré. J'ambitionnerai toujours de les mériter et de pouvoir vous être utile, pour l'objet de la mécanique du bras et pour tout ce qui pourrait vous procurer quelque satisfaction. Je n'ai point perdu de vue le bras dont vous m'avez commis ; j'ai déjà bien travaillé à cette mécanique, mais des objets très pressés et imprévus, joints à la crainte de perdre la vente de quelques objets précieux, m'ont obligé malgré moi de suspendre votre ouvrage. Je vous demande, madame, pour ces objets, la

grâce de vouloir bien encore prendre patience, vous déclarant que dans peu je serai à même de reprendre ce travail et de le suivre jusqu'à la fin pour le consigner à M. votre oncle Odier-Chevrier. Quant au bras dont vous êtes en possession, si vous y apercevez des obstacles, veuillez me les faire passer par la messagerie, ou par d'autres occasions, à l'adresse de M. votre oncle ou de M. Brot, alors dix à douze jours (s'il n'y a rien de cassé) me suffiront pour la réparation et le renvoi.

Il y a dix-sept ans que je n'ai pas été à Paris, je n'y connais pas à présent des artistes en ce genre, ci-devant, j'y connaissais M. Breguet, M. Robine Richard, qui, je crois, seraient bien à même d'y pourvoir, mais ce que j'estime le mieux pour le bien de la chose, et pour votre économie, serait de m'envoyer ces objets à mesure qu'ils ont besoin d'être réparés.

Veuillez, madame, recevoir l'hommage du dévouement respectueux et des sentiments distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être...

5 novembre 1799.

à M^{me} Roman, née Odier, à Paris.

Vous ne pouvez vous faire une idée des regrets que j'ai d'avoir autant tardé à vous faire l'envoi du bras mécanique, mais plusieurs incidents ont coopéré à ces malheureux retards, en particulier le mauvais état de ma santé qui ne m'a pas permis de suivre à cet ouvrage, très attachant, pour le réduire à son point de perfectionnement dans ses opérations. Enfin il est fini à ma satisfaction et je désire que dans l'emploi il rencontre la vôtre. Je vous ai fait cet envoi dans une caissette bien conditionnée à l'adresse indiquée, par la diligence de Genève, partant pour Paris. Je recevrai avec plaisir l'avis de sa réception en bon état; et pour seconder le désir que ce bras vous soit de la plus grande utilité possible, ce à quoi je crois avoir réussi, sans changer le mode de la mécanique, mais en donnant à de certaines parties un peu plus de consistance, soit de solidité; il en résulte qu'il est un peu plus pesant que les précédents, mais ce petit inconvénient est plus que contrebalancé par les avantages que vous prouveront mes corrections dans l'emploi que vous en ferez; je ne désire rien plus que de vous satisfaire; et j'espère que vous m'apprendrez que les épreuves que vous en avez faites vous auront prouvé que j'ai réussi dans le dessein que j'ai toujours eu de vous bien servir et de donner toute la solidité possible à cette mécanique; ma plus grande ambition sera toujours de mériter votre confiance et de recevoir de votre part l'assurance de la satisfaction que vous procurera cette pièce qui m'a donné plus de travail que je ne comptais. Je ne vous dissimulerai pas, Madame, que c'est un ouvrage très ingrat, et il serait inutile de vous tracer combien de modèles en plomb il m'a fallu faire pour former convenablement la main et les articulations des doigts, et en exécutant tout cela, j'ai consulté uniquement mon amour-propre, mon goût pour tout ce qui est bien fait, et mon zèle pour tout ce qui a trait à ce que vous confiez à mes soins. Quoique je désirerais qu'un mécanicien

habile et intègre fixât le prix de mon travail, je m'en rapporte à votre honnêteté. Je ne ferai pour qui que ce soit un pareil ouvrage, pour le prix de soixante louis neufs auxquels je me résume, si vous l'agréez. Le vrai est que je gagne infiniment plus avec mes ouvrages courants, et je vous assure, Madame, que je ne demande que le minime salaire de mon travail. J'ai l'honneur d'être avec la considération la plus distinguée et un dévouement sans bornes...

Voici encore une lettre qui montre avec assez de détails tous les services que l'on pouvait obtenir d'un bras artificiel de Leschot :

3 mars 1810.

M. Carteret, à Dijon.

En réponse à votre lettre du 26 passé au sujet d'un avant-bras que vous désireriez que j'entreprisse. De pareilles circonstances m'ont appelé à remplir avec succès l'attente de tous ceux à qui j'ai fait des ouvrages de ce genre entre autres à M^{me} Roman née Odier, qui est à Paris, et peut elle-même vous donner tous les renseignements à cet égard, tant pour son utilité que pour le prix, lequel se montait à 60 louis. Comme l'amputation avait été faite au-dessus du coude, la difficulté en est plus grande, tant pour éviter trop de pesanteur que par la complication de la double jointure du coude ; néanmoins, je suis parvenu, au moyen d'une détente masquée au creux de la main, imperceptible au moyen d'un gant, dont elle doit toujours être munie ; en pressant cette détente à l'aide de l'autre main, elle le fixe à telle élévation qu'elle juge à propos, donne l'attitude qu'elle désire et dispose de même de ses doigts ; le pouce appuie sur l'index, ce qui forme une pince qui peut tenir assez solidement pour *coudre, tricoter, tenir un jeu de cartes.*

Dans le cas où il y aurait assez de longueur, depuis le coude, pour l'adapter au bras postiche, cela ferait une diminution conséquente du prix ci-dessus.

Il conviendrait d'avoir une empreinte du bras et de la main qui lui restent, avec un trait circulaire à l'endroit où l'amputation a été faite, cela convient pour bien marquer les dimensions et la forme de chaque jointure et des doigts.

Le temps de l'exécution ne pourrait pas être moins de six mois, vu que c'est un ouvrage de patience et fort long. En outre, je vous observerai d'après la déclaration des chirurgiens, qu'on ne peut en faire usage que lorsque le moignon est parfaitement cicatrisé et qu'il a perdu sa grande sensibilité. Recevez, etc...

On raconte un trait caractéristique du talent en même temps que du bon cœur de Jean Leschot.

En 1815 se livraient autour de Genève les derniers combats

entre les Français et les alliés. Un jeune capitaine de l'armée alliée eut la jambe brisée par un boulet. Confié aux soins des Drs Maunoir et Mayor, dans une ambulance de Carouge, il parut nécessaire de faire l'amputation. Ce jeune homme était dans un désespoir affreux ; il était tout récemment marié à une charmante jeune personne qu'il avait laissée au pays sur le point de devenir mère. L'idée de revenir estropié auprès d'elle lui était odieuse et, dans son désespoir, il ne demandait qu'à mourir. Contrariant les efforts empressés des médecins, il voulait arracher les bandages qu'on lui avait appliqués et laisser la blessure accomplir son œuvre mortelle. Les docteurs, ne parvenant à le persuader du devoir de conserver sa vie, pensèrent à Leschot et le firent appeler en hâte. Celui-ci assura ce malheureux jeune homme qu'il était à même de lui faire une jambe artificielle avec laquelle il pourrait marcher et même monter à cheval. Il fit ce qu'il avait dit et il fut même tellement ému devant le désespoir du pauvre blessé que, quittant ses affaires et sa famille, il vint s'installer auprès de lui et se mit à l'œuvre incontinent et ne le quitta qu'après l'avoir remis sur ses deux pieds. C'est ainsi qu'il sauva la vie au jeune officier et le rendit au bonheur des siens.

Leschot éprouvait une satisfaction particulière à mettre son talent au service de ceux qui souffraient et sur la fin de sa vie on l'entendit souvent exprimer le regret de ne l'avoir pas employée entièrement à cet objet.

Ce serait dépasser le cadre de cette notice que de raconter toute la vie de Jean Leschot. A quelque point de vue qu'on l'étudie on ne rencontre chez lui que des qualités rares. D'une loyauté à toute épreuve dans ses relations d'affaires, d'amitié et de famille, d'un dévouement et d'un désintéressement sans bornes, d'une fidélité exemplaire dans ses devoirs de citoyen, on peut dire que son caractère était à la hauteur de son habileté professionnelle qui était presque du génie.

Le moment le plus brillant de sa carrière coïncidait avec l'époque la plus troublée de la Révolution, et malgré les travaux considérables que lui imposaient ses propres affaires, dont la conduite en ces temps difficiles exigeait un labeur et une attention exceptionnels, il n'hésita pas à consacrer un temps précieux, et à courir les risques personnels les plus grands, pour venir en aide à ceux

dont il pouvait assurer le salut dans ces circonstances critiques. C'est ainsi qu'il fut amené à jouer un rôle qui, sans sa discrétion et sa modestie, aurait donné beaucoup d'éclat à sa carrière.

Par suite des relations qu'il avait formées à Paris, lorsqu'il y présenta ses automates, on eut recours à lui pour faciliter le passage à Genève de nombreux émigrés qui fuyaient les horreurs de la Révolution. Il les recevait à leur sortie de France, les cachait chez lui et les faisait passer par le lac en temps opportun, pour leur permettre de gagner le Valais et des destinations plus sûres. Il agissait dans ces circonstances sous le pseudonyme de « Lebas ».

C'est ainsi qu'à une époque qui vraisemblablement est l'année 1797, il reçut deux voyageurs mystérieux qui faisant appel à sa loyale confiance ne voulurent pas se nommer. L'un était un homme âgé dont la distinction était mal déguisée sous un accoutrement de meunier, l'autre un tout jeune garçon d'une grande beauté; ils arrivaient par la route de Gex, dans un véhicule rustique avec une malle assez lourde. En voyant cet enfant Leschot s'écria : « Vraiment, si les gazettes n'avaient pas annoncé la mort du jeune dauphin, je jurerais que c'est bien lui ! » En effet, Leschot qui avait présenté ses automates à la reine Marie-Antoinette avait vu de près et plusieurs fois son fils, le dauphin, dont il avait conservé un vivant souvenir. Il resta toujours convaincu que c'était bien l'héritier de tant de rois qu'on était venu lui confier et qu'il avait hébergé.

A ce moment le temps était mauvais et la traversée du lac dangereuse, aussi Leschot dut-il retenir ses hôtes pendant quelques jours; le temps s'étant calmé, il voulut les retenir encore un peu pour pouvoir les confier à ses bateliers habituels dont il était sûr; mais ils insistèrent pour partir sans retard et il fallut les confier à des hommes moins éprouvés. En chargeant la malle sur la barque, on entendit un bruit de monnaie ou d'argenterie, ce qui fit penser qu'elle contenait un trésor et cela frappa l'attention de Leschot, lorsqu'il constata que les voyageurs, malgré leur promesse de lui annoncer leur bonne arrivée, le laissèrent sans aucune nouvelle et que toutes ses recherches et tentatives pour en avoir restèrent vaines. Il finit par croire qu'ils avaient péri sur le lac, victimes peut-être des bateliers. Quoi qu'il en soit, Leschot eut en 1823 la visite de l'abbé Servan de Bonmassez par qui les émigrés

lui étaient recommandés et celui-ci lui confirma que c'était bien le dauphin qu'il avait eu sous son toit.

Frédéric, le fils aîné de Leschot, était un enfant à peu près du même âge que le dauphin. De nature chevaleresque et ardente, très courageux et intelligent, il s'était enthousiasmé pour le jeune prince et suivant une tradition qui n'a pas, il est vrai, la valeur d'un fait historique, il lia étroitement sa vie à celle du malheureux proscrit, qu'il sut retrouver, à l'insu de son père, et à l'égard duquel il resta toujours d'une discrétion vraiment mystérieuse. Après une longue odyssée qui a été racontée déjà et qui ne pourrait trouver place ici, sa carrière finit tristement après avoir été condamné à Brandenbourg, en même temps que Naundorff, en qui il avait reconnu et servi Louis XVII. Il semble que c'est au moment du procès de Brandenbourg en 1824 que Jean Leschot eut la révélation que Naundorff était bien le fils de Louis XVI, car sur son lit de mort, avant la fin du procès, ses dernières paroles furent : « Frédéric, mon fils ! le dauphin ! »

C'est ainsi que Jean Leschot, l'habile mécanicien, l'inventeur, de tant de choses merveilleuses, le créateur de ces appareils ingénieux qui complétaient l'œuvre du chirurgien, qui rendait, pour ainsi dire, la vie aux estropiés, s'est trouvé détenteur d'un des plus grands secrets de l'histoire et qu'il l'a emporté dans sa tombe.

E.-A. NAVILLE.

WURTEMBERG

PRÉSIDENTE DU COMITÉ CENTRAL

Dans sa séance du 28 juin dernier, le Comité central de la Société wurtembergeoise a appelé, à l'unanimité, aux fonctions de premier président, à la place de S. E. M. von Gessler, Monsieur le Directeur ministériel Dr von Geyer.

M. von Gessler a été nommé membre honoraire du Comité et M. le Conseiller intime Hammel élu second président.